

L'IRONIE.

ALEXANDRE BLOK.

POÈTE et essayiste majeur du « Siècle d'argent », Alexandre Blok (1880-1921) est l'un des chefs de file du mouvement symboliste en Russie. Il laisse une œuvre importante, dont les très célèbres *Vers à la Belle Dame*, et le poème épique *Les Douze*. Son lyrisme mystique est profondément marqué par l'atmosphère de bouleversement en même temps que de foisonnement spirituel et intellectuel d'avant 1917, avant cette révolution en laquelle il crut un instant, l'illuminant dans *Les Douze* de la présence du Christ, comme un dernier sursaut de foi mystique en sa Russie. Ensuite, le silence et le désenchantement amer, la sinistre réalité — et sa mort.

Le présent texte est tiré du quatrième volume (*Essais, articles et discours, 1905-1921*) de l'édition des œuvres d'Alexandre Blok en six tomes, qui contient également les célèbres textes *Sur la mission du poète*, *Le peuple et l'intelligentsia*, *L'intelligentsia et la Révolution*, ou encore *Du théâtre*, et plusieurs articles sur Vladimir Soloviov. Cette édition a été publiée à Leningrad en 1982. Les notes sont généralement reprises et adaptées de l'édition originale.

A. L.

Je n'aime pas ton ironie.
Laisse-la inanimée, sans vie
Et pour toi et moi – dont l'amour est si grand,
Pour nous qui gardons encore une trace de ce sentiment,
Il est temps de la trahir.
Nékrassov¹.

Les plus vifs, les plus intelligents enfants de notre siècle, sont frappés d'un mal que les médecins du corps et de l'âme ne connaissent pas. Ce mal appartient au genre des affections psychiques et peut être appelé «l'ironie». Son apparition est marquée par des accès de rire forcé, qui commencent par un sourire diaboliquement narquois, provocateur, et s'achèvent dans la furie et le sacrilège.

Je connais certaines personnes prêtes à s'étouffer de rire après avoir dit que leur propre mère était à l'agonie, qu'ils étaient eux-mêmes en train de mourir de faim, ou que leur fiancée venait de les tromper. L'homme éclate de rire, et toi, tu ne sais s'il va boire de l'essence acétique juste après que vous vous êtes quittés, ou si tu le reverras jamais. Je trouve amusant, pour ma part, que cet homme-là, secoué par un rire nerveux en racontant que tous le rejettent et l'humilient, soit comme absent ; comme si ce n'était pas avec lui que je parlais, comme s'il n'existait même pas, et qu'il n'y ait que sa bouche en train de rire devant moi. Je veux le secouer par les épaules, le saisir par les bras, lui crier de cesser de se moquer des personnes qui lui sont les plus chères au monde – mais je ne puis. Le démon du rire s'empare aussi de moi ; et moi-même je ne

¹ Poète russe (1821-1877). Directeur de la revue *Le contemporain*, créée par Pouchkine.

suis déjà plus là. Nous ne sommes plus là ni l'un ni l'autre. Nous ne sommes plus chacun que ce rire, nous ne sommes tous deux que des bouches hilares et effrontées.

Ce n'est pas de la littérature. Beaucoup d'entre vous, qui se sont tournés vers eux-mêmes sans fausse honte et sans malice, découvrent en eux les symptômes de ce mal.

L'épidémie fait rage ; qui n'en est pas atteint souffre du mal inverse : on ne sait plus du tout sourire, l'humour n'existe plus. Et à notre époque, ce n'est pas moins effrayant ni maladif : y a-t-il aujourd'hui tellement d'événements que l'on puisse accueillir d'un sourire ? Connaissons-nous, voyons-nous beaucoup d'exemples de ce rire positif, sonore, dont parlait Vladimir Soloviov², hélas ! — lui-même ignorant manifestement ce « rire sonore »³, lui-même contaminé par le mal du rire dément ? Non, nous voyons toujours et partout soit des visages crispés de sérieux, incapables de sourire, soit des visages agités par les convulsions d'un rire intérieur, prêt à noyer toute l'âme humaine, tous ses élans vers le bien, à détruire l'homme, à l'anéantir, nous voyons des hommes en proie à ce rire pernicieux, dans lequel ils noient, comme dans la vodka, leur joie et leur désespoir, eux-mêmes et leurs proches, leur création, leur vie et, pour finir, leur mort.

Criez-leur dans les oreilles, secouez-les par les épaules, appelez-les par leur petit nom, rien n'y fera. Face à cette ironie maudite, tout leur est indifférent : le bien comme le mal, le ciel pur comme un trou puant, la Béatrice de Dante comme la Niédotykomka de Sologoub⁴. Tout se mêle

² Dans ses « Textes consacrés à une comédie inédite », non traduits.

³ Cf. A. Biély, *Arabesques*, Moscou, 1911, et D. Méréjkovski, *L'eau dormante*, Saint-Pétersbourg, 1908 (recueils de textes non traduits sur le symbolisme).

comme dans un tripot ou dans la brume. La vérité par le vin, «in vino veritas», est dévoilée au monde, tout est un, l'unique est le monde; Je suis ivre; ergo – si je veux, «j'accepte» le monde entier, je tombe à genoux devant Niédotykomka, je soumets Béatrice à la tentation; le nez dans le caniveau, je dis que je suis au ciel; si je veux – «je n'accepte pas» le monde: je prouverai que Béatrice et Niédotykomka sont une seule et même femme. Telle est ma volonté, car je suis ivre. Et que demander à un homme ivre? Ivre d'ironie, de rire, comme de vodka; ainsi tout est dévoilé, tout est déshonoré, tout, absolument tout est égal.

Quelle vie, quelle création, quelle action peuvent émerger parmi des hommes malades «d'ironie», ce mal très ancien, toujours plus contagieux? Sans même le savoir, l'homme est contaminé; c'est comme la morsure d'un vampire; l'homme lui-même devient assoiffé de sang, ses lèvres enflent et le sang y afflue, son visage blêmit, des crocs lui poussent.

Voilà les premiers symptômes du mal. Et comment ne serions-nous pas contaminés, nous qui venons de vivre cet horrible XIX^e siècle, le XIX^e siècle russe en particulier? Un siècle qu'un poète⁵ a qualifié «d'incendie sans flamme»; siècle brillant et funèbre, qui a jeté à la face de l'homme le brocart mortuaire de la mécanique, du positivisme et du

⁴ Dans les croyances populaires, niédotykomka, souvent traduit par «la créature», désigne un être aux apparences de gnome, symbole des bas instincts de l'homme. Le mot russe est un néologisme abscons formé du préfixe niedo- exprimant l'idée d'inachèvement, d'imperfection. La racine quant à elle suggère l'enfoncement. La connotation sexuelle est à peine voilée. Fiodor Sologoub est à l'origine de l'image symbolique de la niédotykomka (dans son roman *Un Démon de petite envergure*, trad. fr. G. Arout, *L'Âge d'Homme*, 1977), et dans sa poésie lyrique.

⁵ Valéri Brioussov, poète symboliste, dans «Les Quinquets», poème non traduit.

matérialisme économique, qui a enterré la voix humaine dans le vacarme des machines; siècle métallique, où «la boîte de fer» — le train — a dépassé «l'indépassable troïka», dans laquelle «Gogol a incarné toute la Russie», comme l'a dit Gleb Ouspenski⁶.

Comment ne souffririons-nous pas d'une telle maladie, alors que nos voix les plus puissantes sont devenues des sifflets de bateau à vapeur, alors qu'en essayant de crier plus fort que les machines, nous nous sommes épuisés, nous avons brisé la voix de notre âme (n'est-ce pas ainsi que petit à petit, année après année, la littérature russe meurt, car l'intelligentsia a brisé la voix de son âme, alors qu'une nouvelle génération n'est pas encore née?), et de cette âme vidée de sa substance s'échappent non pas des louanges ou des réprobations constructives, mais un rire destructeur?

Ce rire, cette ironie, sont montrés du doigt depuis longtemps. Dobrolioubov⁷ disait que «dans tout ce qu'il y a de meilleur en notre littérature, nous voyons cette ironie, soit naïvement explicite, soit paisiblement narquoise, ou encore bilieuse et contenue»⁸. Dobrolioubov voyait en ceci le gage de l'épanouissement de la satire russe, il ne connaissait pas l'horrible danger qui venait de là, et ce pour deux raisons.

Tout d'abord il souffrait du mal inverse, il ne savait pas sourire, et ne possédait aucune des diverses

⁶ Dans ses cycles d'essais «Le Paysan et ses travaux» (non traduit). Gleb Ouspenski est un conteur de la seconde moitié du XIX^e. — Ndt.

⁷ Il fut l'un des plus éminents hommes de lettres des années 1850 en Russie.

⁸ Dans son article «l'Interlocuteur des amateurs de littérature russe» (cf. la traduction par C. Emery des Essais critiques, publiée à Moscou aux éditions du Progrès en 1976).

méthodes du rire. Il était le fils d'une époque ignorant le rire, et représentait la réaction à laquelle s'opposait Kouzma Proutkov⁹. À l'époque, citer Proutkov était bien venu et amusant, c'est aujourd'hui quelque peu sinistre et trivial, comme de nombreux traits d'esprit de la « période Pobédonostsev »¹⁰, y compris les bons mots de ce plaisant personnage qu'était Vladimir Soloviov.

Ensuite, et c'est l'essentiel, Dobrolioubov est un écrivain d'avant la Révolution. Il n'y a pas eu dans ses conjectures critiques la moindre allusion au « rire rouge » d'Andréïev, non plus qu'aux profondeurs de l'ironie dostoïevskienne. Même en rêve, Dobrolioubov n'avait pas perçu l'ironie subtile et destructrice de Sologoub.

Certes, Dostoïevski, comme Andréïev et Sologoub sont des satiristes russes, les dénonciateurs des vices et des plaies sociales ; mais, et c'est en ceci que réside l'essentiel, le Seigneur nous préserve de leur rire destructeur, de leur ironie ; ils sont tous très différents les uns des autres, et à de nombreux égards, ouvertement hostiles ; mais imaginez-vous qu'ils se soient retrouvés dans une seule pièce, sans témoins extérieurs ; ils se regardent, se mettent à rire, et deviennent comme un seul homme... Et quant à nous, nous les écoutons, nous leur faisons confiance.

Dostoïevski n'oppose pas un « non » brutal à ce nihilisme de séminariste qui le détruit. Personne n'est plus aimé de lui que Svidrigaïlov¹¹.

⁹ Écrivain humoriste du début de ce siècle.

¹⁰ Procureur général du Saint Synode, critiqué par les intellectuels d'inspiration symboliste et théosophe pour son opposition au rapprochement de l'Église à ces derniers.

Andréïev¹² se torture avec son « rire rouge », mais il va plus loin dans les profondeurs inconscientes de son âme chaotique, il apprécie les doubles (« Les Masques noirs »), il aime les provocateurs publics (« La Reine famine »), il aime cette « provocation cosmique » dont est pénétrée « La Vie de l'Homme », ce « vent glacé des espaces infinis » qui fait vaciller la flamme jaune de cette chandelle qu'est la vie humaine.

Sologoub ne dit pas « non » à Niédotykomka, il est lié à elle par un serment secret de fidélité. Sologoub n'échangerait contre aucune autre existence les ténèbres de la sienne. Ridicule celui qui prendrait les chants de Sologoub pour des plaintes. L'ironique « Verlaine russe », l'enchanteur Sologoub ne s'abaisserait jamais à émettre une plainte.

Et nous tous, les poètes contemporains, nous sommes proches du foyer d'une horrible épidémie. Nous sommes tous abreuvés de l'ironie provocatrice de Heine. C'est cet engouement infini, déformant sous nos propres yeux les visages de nos icônes, qui souille les chasubles de nos saints.

Il n'y a personne pour nous dire une parole salvatrice, car personne ne connaît l'intensité de notre contagion. Quel décadent, quel positiviste, quel mystique orthodoxe saisira toute la nudité de ces paroles ? Qui connaît cet état dont parle Heine : « Je ne puis comprendre où s'achève l'ironie et où commencent les cieux !¹³ » N'est-ce pas là un appel au secours ?

On aime railler avec ceux qui souffrent d'ironie. Mais on ne leur fait pas confiance, ou bien cette confiance se

¹¹ Personnage de Crime et Châtiment, propriétaire foncier particulièrement cynique qui finit par se suicider.

¹² Cf. la traduction intégrale récente des Récits d'Andréïev, publiée chez José Corti.

perd. Un homme dit qu'il va mourir, et on ne le croit pas. Et cet homme moqueur meurt seul. Que pouvait-on attendre de mieux ? « À chien, mort de chien ».

N'écoutez pas notre rire, écoutez la douleur qu'il cache. Ne croyez aucun d'entre nous, croyez ce que nous cachons.

Et si nous sommes incapables de vous montrer ce que nous cachons, alors, quoi que veuillent ou attendent plusieurs d'entre nous, détournes-vous de nous très vite. Ne faites pas de nos investigations des modes, de nos âmes, des poupées de chiffon que l'on traîne dans les rues, les soirées littéraires et les almanachs pour faire rire les gens.

Il existe une formule sacrée que tous les écrivains répètent d'une manière ou d'une autre : « Renonce à toi-même, non pour la Russie, mais pour toi » (Gogol¹⁴). « Pour être soi, il faut se détourner de soi-même » (Ibsen¹⁵). « L'abnégation n'est pas le refus de sa personnalité, mais celui d'une personne envers son propre égoïsme » (V. Soloviov¹⁶). Cette formule, tout homme la répète avec fermeté ; invariablement il se heurte à elle, s'il mène une vie spirituelle un tant soit peu active. Cette formule serait banale si elle n'était pas sacrée. Rien n'est plus difficile que de s'en pénétrer.

Je suis persuadé qu'en elle réside également la guérison du mal « d'ironie », qui est une maladie de la personnalité, une maladie de « l'individualisme ». Lorsque cette formule sera devenue la chair et le sang de chacun d'entre

¹³ Cf. le « Voyage à Harth » (in Tableaux de voyage, Reisebilde, Paris, L'Instant, 1989, traduction de l'auteur).

¹⁴ Lettre XX des Extraits choisis de la correspondance avec ses amis, non traduits.

¹⁵ Peer Gynt (acte IV).

¹⁶ Dans son article « La Question nationale en Russie », non traduit.

nous, alors seulement se produira la véritable «crise de l'individualisme»¹⁷. Nous ne sommes jusqu'à ce jour pré-munis contre aucune des maladies de l'esprit toujours florissant, mais toujours stérile.

Novembre 1908.

Alexandre BLOK.

(Traduit du russe par Aurélien Lécina.)

¹⁷ Titre d'un article de V. Ivanov in *Les Questions de la vie*, 1905, n° 9. Ce concept est également largement utilisé par M. Hofman dans son ouvrage *L'Individualisme collectif* (Saint Pétersbourg, 1907). Ces textes ne sont pas disponibles en français.

